

Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie parue dans le Figaro Littéraire du 16/06/1997

CES PETITS MÉTIERS QUI POUSSAIENT À L'AVENTURE

«Si la Lorraine avait des Alpes, elle serait une Savoie », affirmait le duc de Saint-Simon. Disons pour prolonger cette pensée « profonde » de notre mémorialiste, que si la France avait été une Savoie, ou mieux encore un Dauphiné, bref une immense nation toute alpine et toute montagnaise et sans plaines, elle aurait exporté, vers le monde entier les montreurs de marionnettes et les colporteurs, par millions d'hommes et de femmes. C'est du moins ce qu'on peut inférer de l'intéressant ouvrage « ancestral » de Jean-Louis Beaucarnot, livre puisé aux meilleures sources, et principalement inspiré par les grandes recherches des deux Abel, duo d'historiens spécialisés dans ce genre de sujet migratoire, je veux parler des professeurs Abel Châtelain et Abel Poitrineau ; deux Abel pour qui Beaucarnot, fort heureusement, n'a jamais les yeux de Caïn.

Les colporteurs de l'Ubaye, haute vallée dauphinoise s'il en fut jamais, se sont produits, nous dit notre auteur, aux quatre coins de l'Europe avec leurs pantalons couleur de craie, leurs jarrettières rouges ou vertes, leur habit à gros boutons dorés frappés de têtes de bouquetins ; les titulaires de cette tenue bariolée, étant eux-mêmes surmontés de chapeaux de feutre retroussés en pointe et coiffés vers l'arrière, à l'usage des jours de pluie.

Non loin de l'Ubaye, toute une bande de fleuristes ambulatoires quittait régulièrement ou parfois d'une façon définitive, le village de Venosc, posé à mille mètres d'altitude, au pied du Massif des Ecrins, un « pied » assez haut placé comme on peut voir ; les petits marchands de fleurs de Venosc, devenus gyrovagues, suivaient l'exemple fulgurant d'un certain Pierre Vanel, originaire lui aussi de ce bourg des Ecrins et qui, au XIXe siècle, s'était lancé, faisant ainsi fortune, dans le négoce routier des fleurs arrachées aux montagnes : rhododendron, gentiane, edelweiss. Il est vrai qu'en 1997 ce Vanel, à supposer qu'il ressuscitât, n'aurait point tâche si facile, car il essuierait sur son chemin le tir de barrage des écologistes, de nos jours au pouvoir, et bien décidés à défendre les flores alpines, si menacées, contre les prédateurs de tout poil. Mais passons. Le succès du fleuriste errant fut tel qu'il suscita nombre d'imitateurs décidés à quitter Venosc pour faire fortune.

En 1914, la famille de l'un d'entre eux, composée de quatre beaux-frères et d'un neveu, travaillait « en cheville » ; l'un de ces Messieurs étant à Casablanca, l'autre en Alexandrie, le troisième au Caire, le pénultième et l'ultime à Petersbourg et Odessa, respectivement. Et qui osera dire encore que les Français sont casaniers ? La « fleur coupée », dit-on, a en cette fin du XXe siècle et dans notre pays, jouit d'un chiffre d'affaires comparable à celui de l'édition française prise globalement. On ne s'étonnera donc point, au vu d'un tel comparatisme, de ce qu'une paroisse dauphinoise, une de plus, celle de Monétier-les-Bains, berceau de nombreux libraires de colportage, ait sinon monopolisé, à tout le moins largement pris sa part du commerce de librairie en Espagne et Portugal, autour de l'an 1754, et cela par l'intermédiaire d'assez nombreux Monétiérois entreprenants, installés à Lisbonne et ailleurs.

On regrettera, de ce point de vue, que Jean-Louis Beaucarnot, pourtant bien informé, n'ait pas utilisé les savants travaux de l'Américain Robert Darnton, grand connaisseur du colportage des livres interdits de jadis, produits à Neufchâtel en Suisse au XVIIIe siècle, puis clandestinement exportés à dos de porteurs-vendeurs dans une grande partie du royaume de Louis XVI, avec la bénédiction de Voltaire en personne. Incidemment, qui dit livre dit aussi écolage car le jour où nos

enfants, petits-enfants et ainsi de suite, gavés de télévision, fut-elle numérique, ne sauront plus ni lire ni écrire, qui donc ira se procurer voire feuilleter les bons vieux livres, les 40 000 volumes et brochures qui sortent chaque année des presses françaises ? Angoissant problème ! L'avaient résolu en réalité depuis belle lurette les autochtones de l'actuel département des Hautes-Alpes, proche de la Provence septentrionale et montagneuse.

Alors que la France entière, sous Louis XIV, et surtout dans sa partie sud, croupissait dans l'illettrisme, les paysans de cette petite région haute-alpine, pour 64 % d'entre eux, chiffre énorme à l'époque, étaient capables de signer leur nom, devant Monsieur le Curé, lors de la rédaction de l'acte de mariage. Du coup, ces hommes, dévalant des pentes montueuses sur lesquelles ils résidaient, s'exportaient en tant qu'instituteurs vers maintes régions françaises. Pour ce faire, ils se rendaient dans le bas pays, parmi des foires de maîtres d'école, spécialisées pour ce genre d'embauche, avec une, deux, trois, ou même quatre plumes à leur chapeau, selon qu'ils enseignaient à lire, ou à écrire et même à compter, voire à latiniser.

De cette même région quasi provençale est parti qui plus est le dénommé Pierre Arnaud en 1821 ; il suivait les traces d'un citoyen de Barcelonnette, Joseph Laborde, devenu au siècle précédent le fabuleux propriétaire de grosses mines d'argent mexicaines. Arnaud à son tour va donc fonder dans la capitale de ce pays latino-américain, d'abord un magasin de tissus, puis, avec ses compatriotes du petit pays ayant traversé tout exprès l'océan, une usine textile. A leur exemple, une population d'émigrés d'origine française est ainsi venue s'installer au Mexique : on les appellera de leur nom « natif » les « Barcelonnette ». Paul Reynaud vint de la famille de l'un d'entre eux. L'Amérique comme on voit a eu ses nombreux colons français, et cela reste vrai même si le premier homme à poser le pied sur la lune s'exprimait en anglais et non pas dans la langue de Racine !

Du Sud au Nord, mais toujours dans les Alpes : jetons avec l'auteur de ces Aventuriers ancestraux, un coup d'oeil sur la Savoie. Après tout c'est bel et bien une Savoyarde, la duchesse dite de Bourgogne qui devint, à Versailles, à la suite d'un riche et beau mariage, la mère de Louis XV, ce roi couvert de maîtresses comme sa maman l'avait été d'amants. A des niveaux tout aussi honorables mais bien plus modestes, on signale encore les commissionnaires costauds de l'hôtel Drouot, l'hôtel des ventes ; ce sont les fameux cols rouges, coltinant tous les objets mis aux enchères, « de la croûte au Van Gogh » ; ils sont originaires de père en fils de la très savoyarde vallée de Chamonix ; leur métier certes est moins dangereux que celui des guides de haute montagne, Chamoniards également, spécialisés dans la « grimpette ».

Ajoutons, toujours surgis de la même province, annexée depuis 1860 à la France, les chauffagistes de Mieussy qui, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale faisaient, en charbon et coke, le plein des chaudières d'immeubles parisiens, puis remontaient sur le trottoir les résidus de mâchefèr ; enfin et surtout les tout jeunes ramoneurs, ces Savoyards par excellence, âgés de sept à dix ans.

Pauvres petits, aux genoux, coudes et le reste, écorchés dans des tuyaux étroits ! Leur seul concurrent, une fois l'an, y eut été le Père Noël, descendant lui aussi par la cheminée ; les ramoneurs furent des exemples typiques de l'exploitation de l'enfant par l'homme, de cette pédophilie qu'on dénonce aujourd'hui sous d'autres formes, tout aussi graves. Il faudra l'intervention de personnalités humanitaires comme l'abbé de Salignac-Fénelon en 1777 ; et puis l'invention du hérisson métallique par un quincaillier parisien, ainsi que l'élargissement des conduits de cheminée des nouveaux immeubles de la génération haussmannienne pour mettre fin à ce calvaire des petits êtres venus de la Maurienne, et demeurés malgré tout indispensables pendant bien longtemps, dès lors qu'on voulait faire du feu de façon correcte dans les appartements des centres citadins.

Du Massif central maintenant sont accourus les charbonniers, porteurs d'eau et bougnats de l'Aveyron dont l'une des plus éclatantes carrières fut celle d'un certain M. Cazes, chez Lipp, ancien « baigneur » devenu le traiteur attitré du Tout-Paris politique et littéraire depuis Jean-Edern Hallier jusqu'à François Mitterrand.

Les maçons du Limousin, pour leur part, ont tout fait, tout bâti depuis le château de Versailles jusqu'aux maisons de rapport des grands boulevards. Autre recoin du Massif central, vers le Nord-Est cette fois : nous y rencontrons les nourrices morvandelles ; venues à Paris, elles allaitaient et parfois tuaient sous elles quantité de bébés de tous les milieux sociaux ; et puis, fortune faite, elles construisaient ou faisaient construire avec les sous péniblement ou agréablement gagnés de cette manière les fameuses « maisons de lait » dans leur village natal. La Bretagne a donné les immortelles Bécassines de la gare Montparnasse et de la marquise de Grandair, ainsi que les fondateurs des restaurants de la 9e avenue et de la 69e rue de New York, ayant quitté pour le Nouveau Monde la petite région de Gourin sise en Morbihan.

On n'en finirait pas car il faudrait parler aussi, venus « d'hors de France » comme on disait, des Arméniens, des Tziganes, des Juifs ;... et des Arabes dont l'assimilation ou du moins l'intégration fait parfois problème dès lors qu'ils adoptent, pour certains d'entre eux, la version la plus fondamentaliste de leur Credo coranique.

Mais n'est-ce pas le Français moyen lui-même, en règle générale, qui bien souvent est lui aussi un déraciné, ayant quitté la patrie provinciale qui le vit naître et cela pour vivre en quelque résidence urbaine à faible charge d'identité, au point de se retrouver sans patrie ni frontière. Nous sommes toutes et tous des nourrices morvandelles, des porteurs d'eau d'Auvergne, des colporteurs de l'Ubaye ou du Queyras.



Le ramoneur est savoyard comme le maçon est limousin ou le porteur d'eau auvergnat.
(Photo Roger-Viollet.)



C'est de l'Aveyron que sont venus un grand nombre des bougnats de Paris.
(Photo Roger-Viollet.)



Au jardin des Tuileries, groupe de nourrices bretonnes et morvandelles (vers 1895).
(Photo Roger Viollet.)
